

Un corps étranger dans la plaie

Seize ans de guerre. «Beyrouth fantôme» traduit l'épuisement.

Beyrouth fantôme

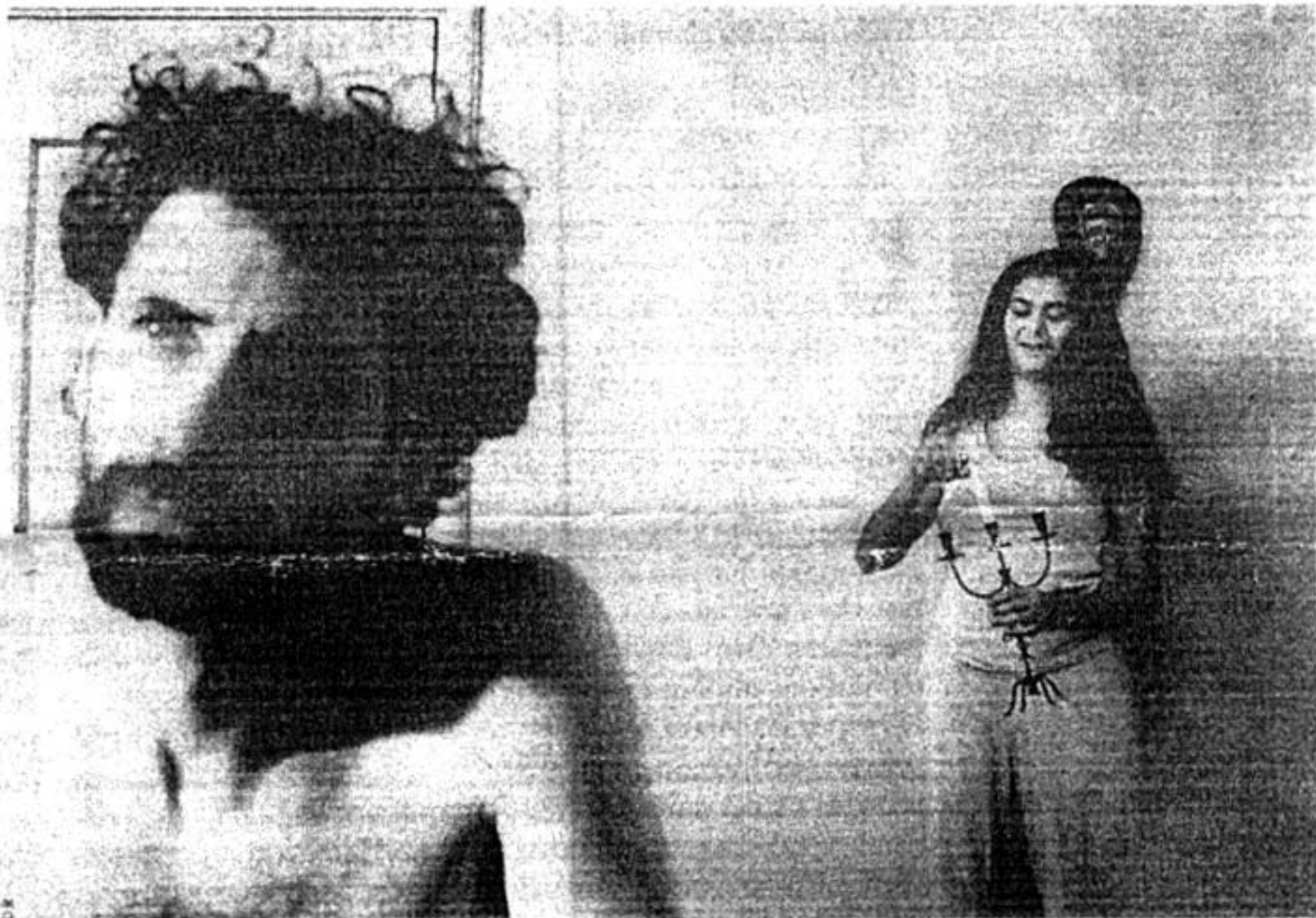
de Ghassan Salhab, avec Aouni Kawas, Darina Al Joundi. 1h56.

Peut-être Beyrouth était-elle trop petite pour Beyrouth? Même pour un fantôme... Ramassée sur elle-même, saturée d'une lumière ocre reflétée par une Méditerranée qui se dresse comme une frontière, balafée d'est en ouest, la ville est béante. Cité hantée, parfois irréelle, il y a belle lurette qu'elle est absente à elle-même, surface carbone de la psyché d'un pays abîmé par seize ans de guerre civile. *Beyrouth fantôme* est son miroir: un film qui passe de voix en voix, et bute autour d'un corps revenant, celui de Khalil. Un quadragénaire mutique que tout le monde (sa sœur, ses compagnons d'armes) avait enterré depuis dix ans et qui trouve pertinente l'idée de réapparaître, juste comme ça, à la fin des années 80, en pleine fatigue de la guerre civile.

A 40 ans, Ghassan Salhab, Libanais né à Dakar et émigré à Beyrouth à 12 ans, rejoignant Paris à 18 pour poursuivre sa scolarité loin des bombes, et vivant depuis entre les deux villes, donne la première fiction véritablement sidérée d'un conflit qui aura duré vingt-six ans (1975 à 1991). Terroristement personnel, *Beyrouth fantôme* se tient droit, mais est intérieurement troué comme le mur porteur d'un immeuble sur la ligne de démarcation. Cette ligne est précisément l'endroit d'où filme Ghassan Salhab: démarcation entre sa fiction de guerre (située en 1989) et les témoignages postérieurs de ses acteurs, entre le burlesque et le drame, entre le retour des morts et la survie difficile des vivants, entre un présent hanté et un passé persistant, entre la fuite en avant d'un pays suicidaire et le surplace de combattants fatigués. Rencontre.

Les villes qui font face à la mer sont-elles maudites?

En 1988, j'avais un ami, Beyrouthin, qui répétait: «Regarde la mer, cette salope... On se bat



Khalil est un quadra mutique que tout le monde avait enterré depuis dix ans, et qui réapparaît.

depuis treize ans, et elle, elle est là, identique, elle ne bouge pas... Pourquoi elle ne nous engloutit pas, qu'on en finisse. Et ce soleil qui brille comme un con... » La mer, c'est une respiration, mais aussi un barrage. Elle offre une ouverture sans qu'on puisse en faire quoi que ce soit. C'est un oxygène, mais qui parfois donne mal à la tête. Dans *Beyrouth fantôme*, la mer se dresse comme un obstacle. J'ai demandé à mon chef opérateur de ne pas montrer l'horizon.

Votre personnage a presque valeur de miroir, il renvoie l'image que se donnent ses compagnons de lutte depuis sa disparition.

C'est quand même un drôle de miroir, dans lequel on n'arriverait pas à se voir! Il y a un moment dans la vie où on n'a plus envie de se regarder. Ce n'est pas un hasard si j'ai situé mon film à la fin des années 80, qui correspond à un moment de grande lassitude. La guerre a alors trop duré, la corde était usée, le discours politique n'avait plus d'importance, de quelque côté que ce soit. Et là, je ramène un fantôme qui n'a pas réussi à se débarrasser de l'homme qu'il

était, qui décide de revenir. Mais, tu ne retournes pas impunément à la case départ. Entre-temps, Beyrouth a poursuivi son chemin de lassitude. Le revenant se confronte à un trou. Il n'arrive plus à réoccuper l'espace, il est devenu un corps étranger dans un hôtel.

Que ce soit dans la maladresse comique de votre personnage ou dans la confrontation de la fiction avec les témoignages des acteurs, il semble que vous avancez avec le même désir de traquer la faille...

J'aime la collure, ce qui heurte, ce contre quoi on se cogne. Mon personnage est ainsi. Je pensais souvent à la phrase de Kiarostami: «Je mets des trous pour que le spectateur les remplisse.» Je n'ai pas voulu organiser une opposition entre les «témoignages» et la fiction. Je ne crois pas au «réel» dès qu'il y a une caméra. Il faut être lucide: la caméra existe, elle met le réel hors champ. J'ai voulu accoler deux regards, deux situations. Je cherchais la béance, la fissure. Mon film dit qu'en 1989 il n'y avait plus d'oxygène et qu'aujourd'hui nous

sommes dans une impasse. **Vous avez saisi ce qui se disait au Liban dans la ferveur de l'immédiat après-guerre, cette profusion de réflexions contradictoires, de vie et de rage. Ce temps paraît aujourd'hui disparu...**

Oui, les discours et les actes aujourd'hui sont plus amers, désespérés. Dans ce film, on est dans un temps volontairement confus, à la fois aujourd'hui et hier. La notion du temps est factice au Liban. Ce temps de guerre, en est-on sorti? *Beyrouth fantôme* a deux défauts majeurs aux yeux des Libanais: il donne l'impression que la guerre n'est pas finie, et ne dit pas que nous sommes des martyrs. Aussi, il a été délibérément évité, jugé trop dur. Il est sorti en salles alors que le pays est très fatigué, qu'il ne veut ni discuter ni haïr.

Un cinéaste en guerre est-il toujours amené à faire un film réquisitoire?

Certainement. En même temps, je refuse de juger. Le film fonctionne sur le mode de la contradiction, de l'implosion. Je l'ai construit ainsi parce que cette guerre était davantage une implosion du Liban, une impasse dans laquelle le pays s'est lui-même fourré ●

Recueilli par
PHILIPPE AZOURY

«Mon film a deux défauts majeurs pour les Libanais: il donne l'impression que la guerre n'est pas finie, et ne dit pas que nous sommes des martyrs.»
Ghassan Salhab, réalisateur